LE ROMAN POULINIEN: REFLET DE L'ÉVOLUTION D'UNE IDENTITÉ

Liliana VOICULESCU
Université de Piteşti

Résumé *: Notre étude se propose d'analyser comment l'affirmation de l'identité québécoise est représentée dans le roman « Les Yeux bleus de Mistassini » de l'écrivain québécois. En nous appuyant sur une approche sociologique, nous essayerons de démontrer que, lors de son séjour en France, Jim, le protagoniste du roman de Jacques Poulin, se découvre et s'affirme devant l'Autre comme Québécois.*
Mots-clés : ***affirmation, identité, québecité.***

Jacques Poulin est un écrivain intimiste qui raconte, avec humour et angoisse, les émois de l'âme humaine, gardant toujours l'espoir d'écrire « la plus belle histoire d'amour ». L'œuvre romanesque de l'écrivain tourne autour du Québec et elle nous fait voyager dans un univers de personnages vrais, hommes et femmes d'aujourd'hui, qui se proposent, comme but principal de leur vie de réussir à communiquer avec les autres.

Nous pourrions formuler l'hypothèse de notre communication en nous appuyant sur une citation du roman *Les Yeux bleus de Mistassini* (POULIN, 2002 : 131), le roman que nous nous sommes proposés d'analyser dans notre propos, en essayant de l'aborder d'une perspective socio-littéraire. La citation est un dialogue entre Jimmy, d'un côté, l'un des personnages principaux du roman, un jeune Québécois qui se trouve en voyage à Paris, et Dominique, de l'autre côté, une personne à genre indécis, mais qui est sans doute de nationalité française. C'est Dominique qui commence:

> - Vous êtes Canadien ?
> - Pas Canadien ! QUÉBÉCOIS ! ! !
> Comme j'en avais plein le dos de répéter la même chose, je murmurai entre mes dents, mais assez fort pour être entendu : « Québécois, tabarnak! » (*Ibid.* : 131)

Nous avons là très bien marqué, le sujet de notre recherche, notamment l'affirmation de l'identité québécoise qui se différencie nettement de l'identité canadienne et, nous verrons en ce qui suit, qui se différencie aussi de l'identité canadienne-française attribuée aux francophones du Canada.

Publié en 2002, *Les Yeux bleus de Mistassini* est le dixième roman de Jacques Poulin. Dans ce roman, trois solitaires se rencontrent : Jack, Jimmy et Mistassini. L'écrivain Jack Waterman est âgé de soixante-deux ans et il est atteint de ce qu'il appelle « la maladie d'Eisenhower » (*Ibid.* : 20). À cause de cette maladie, il a un contact intermittent avec la réalité, sa mémoire lui joue des tours et il a des moments où il se sent persécuté. Il est le propriétaire d'une librairie située dans le Vieux-Québec, rue Saint-Jean. Acceptant avec beaucoup de difficulté sa maladie, le vieillissement et le manque d'inspiration, il cherche quelqu'un de plus jeune pour prendre la relève. Il trouve Jimmy[1], un jeune homme de vingt-cinq ans, diplômé de lettres françaises et

[1] On retrouve le personnage Jimmy du roman éponyme paru en 1969. Son prénom anglais vient du pilote de course Jim Clark qui s'est tué quelque temps avant sa naissance et que son père aimait beaucoup (*Les Yeux bleus de Mistassini*, p. 133).

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)

anglaises qui n'avait pas envie d'être professeur (POULIN, 2002 : 12). Le recrutant comme commis à la librairie, il l'initie peu à peu - à travers la traduction de l'anglais au français, le voyage[1] et la lecture - au métier d'écrivain pour lequel il semble d'ailleurs très doué[2]. À eux se joint une troisième personne, une jeune femme douce et indépendante comme les chats : il s'agit de Mistassini ou Miss, la sœur de Jimmy.

La narration des vingt-trois chapitres est prise en charge par Jimmy, qui, en employant le *je* homodiégétique, présente sa propre vision du monde. C'est une vision d'un jeune homme très sensible, « à moitié perdu dans la brume » (*Ibid.* : 9), qui est à la recherche de lui-même et d'une carrière qui donnerait un but à sa vie.

Quant à notre recherche, elle essayera de faire brièvement le point sur les tendances des recherches contemporaines sur la question de l'identité et ensuite de les appliquer au roman poulinien, pour voir dans quelle mesure elles s'y retrouvent.

Il est indubitable aujourd'hui que la question de l'identité est au cœur même de la société québécoise. Le sentiment national, né de la survivance et de la conservation de leur héritage, s'est avivé par la présence de *l'autre*, pour se transformer dans une représentation d'une nation comme entité objective, basée surtout sur une conception culturelle.

Cette société dont la genèse repose, comme le soutenait Fernand Dumont dans *Genèse de la société québécoise* (DUMONT, 1996 : 332), sur une longue résistance aux menaces extérieures, s'est condamnée par cela même à la marginalité. Des traits durables de mentalité en ont résulté : une difficulté à affronter les autres cultures, un penchant à leur faire des emprunts avec un enthousiasme naïf ou à s'en méfier.

Trouvant dans la langue française une puissante et peut-être, la seule référence collective, et surtout l'outil et le symbole d'une culture créatrice, cette société est parvenue peu à peu à une mémoire et à des projets qui lui conféraient l'identité tellement recherchée.

Cette identité s'est dessinée d'abord comme une identité canadienne-française dans laquelle se reconnaissaient les francophones du Canada et les Canadiens français de la diaspora. Mais le contexte institutionnel différent a contribué à l'assimilation d'une large fraction de la population francophone à la majorité de langue anglaise. Ainsi c'est au Québec seulement que le fait français s'est affirmé avec le plus de dynamisme, créant ainsi un clivage prononcé entre Québécois francophones, vivant en français dans un coin de pays à visage de plus en plus français, et Canadiens français hors Québec bilingues, vivant de moins en moins dans des communautés isolées mais plutôt dans un environnement dominé par l'anglais. Ainsi on parle de moins en moins d'une identité canadienne-française relativement homogène et de plus en plus des identités régionales francophones: Québécois, Acadiens, Franco-Ontariens, etc.

Toutefois, les Québécois refusent nettement de définir leur identité comme une identité ethnique parmi d'autres au Canada. Leur identité en tant que Québécois est pour

[1] Jimmy fait un voyage à Paris sur le conseil de Jack afin d'accumuler une réserve d'images dont il se servira plus tard dans son travail d'écriture. Il y reste plusieurs mois pour bien connaître le pays et la vie quotidienne des gens. Au début, il habite chez des amis de Jack dans le XII[e] arrondissement, et puis il déménage dans un minibus Volkswagen qui deviendra sa « petite maison sur roues » (*Les Yeux bleus de Mistassini*, p. 105).

[2] Il entend le murmure des livres dans la librairie et il cherche toujours les mots justes pour traduire les sentiments et les émotions qu'il ressent, devenant de plus en plus conscient que les mots occuperont une place importante dans sa vie.

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)

eux une identité nationale, identité qui s'appuie sur la langue française qui est d'ailleurs fortement promue dans les institutions, dans l'économie et dans les moyens de communications, jusqu'à en faire la seule langue officielle.

L'identité québécoise se différencie de l'identité canadienne-française. Celle-ci - l'identité canadienne-française - s'appuie sur des liens de descendance, de filiation ou de consanguinité. Elle ne se restreint pas à un territoire, car elle prend place dans tout le Canada. Cette identité canadienne-française est de moins en moins reconnue par le Canada anglais comme une identité nationale. L'idée que le Canada est un pays issu de deux peuples fondateurs**,** l'un d'origine française et l'autre d'origine britannique, est presque abandonnée au Canada anglais**.** Une conception nouvelle du Canada s'est peu à peu imposée, le définissant comme une société multiethnique et multiculturelle.

L'identité québécoise privilégie plutôt l'appartenance à une société restreinte aux frontières du Québec. Elle assimile au noyau de souche francophone les nouveaux arrivants d'origine ethnique diverse. Pour les Québécois, la langue est plutôt le moyen qui permet l'intégration des personnes de diverses origines à un même ensemble. En tant que langue officielle, le français marque alors l'appartenance à une société civile donnée et entend être le point de rassemblement des individus vivant dans cette dernière. Le français joue ici un rôle analogue à l'anglais dans le creuset américain: la langue n'est pas seulement un moyen de marquer l'appartenance à un groupe ethnique précis; elle est aussi le moyen de marquer l'appartenance à une société globale (Langlois Simon, Baillargeon Jean-Paul, Caldwell Gary, Fréchet Guy, Gauthier Madeleine, Simard Jean-Pierre, *La société québécoise en tendances 1960-1990*).

Ainsi l'identité canadienne-française qui s'est définie le plus souvent comme minoritaire, se différencie nettement de l'identité québécoise moderne par le fait que celle-ci se définit comme majoritaire et parce qu'elle prétend intégrer les nouveaux arrivants en imprégnant sa marque sur l'économie, la culture et les communications.

Mais ce *nous* qui s'affirme en français ne peut pas se détacher de son histoire. La société québécoise, ayant été conquise et colonisée, appartient quand même au Canada. Elle doit faire face à une double appartenance : la dépendance du Canadien français, d'un côté, et l'indépendance du Québécois, de l'autre côté.

Isolés dans une Amérique où on parle une langue différente de la leur, destinés à y définir activement leur participation, les Québécois sont aussi des nord-américains qui parlent français. L'affirmation de l'identité canadienne devient ainsi un autre enjeu, car pour eux, il est essentiel de faire reconnaître leur différence par rapport aux Américains, dans le sens des habitants des États-Unis. La distinction nette entre l'Amérique, entendue comme identité et littérature américaine, et les États-Unis est aussi importante que la distinction nette entre le Québec et la France. Car, comme le disait l'un des personnages du roman *Les Grandes Marées*, surnommé, comme tous les personnages de ce récit, d'après sa profession, l'Auteur, les Français (représentés dans le roman par le professeur Mocassin) commettent couramment l'erreur de considérer les Québécois comme des Français d'Amérique (Poulin, 1995 : 57-58). Quant à eux, les Québécois ne se perçoivent pas comme des Français et ils considèrent qu'ils ont rompu depuis longtemps les liens organiques avec la France. Ils se voient plutôt comme des francophones d'Amérique du Nord ou des Nord-Américains d'expression française, comme une nation originale, une entité spécifique et distincte de la francophonie internationale.

Pour définir cette spécificité québécoise, Poulin se sert dans *Les Yeux bleus de Mistassini* du voyage du jeune Jimmy à Paris. Jimmy entreprend ce voyage sur le

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)

conseil de Jack, son mentor, qui l'aide à devenir écrivain. En voyageant, il se met du plomb dans la tête et il accumule une bonne réserve d'images qu'il peut employer dans son travail de création, car comme dit Jack : « Les images qu'on invente sont le reflet de celles qui dorment dans notre mémoire. » (POULIN, 2002 : 78)

Venu d'un autre pays situé sur un autre continent, une fois qu'il arrive en France, Jimmy voit très clairement les différences géographiques, culturelles, sociales et comportementales spécifiques à ces deux régions du monde. C'est en décelant et en conscientisant ces différences qu'il réussit à s'identifier lui-même et à se présenter aux autres comme Québécois.

Une première chose qui devient évidente dès son arrivée en Europe tient de l'espace. En voyant les étendues modestes de la France et de Paris, le sens de l'expression « les grands espaces », attribuée souvent au continent américain, commence à s'éclaircir. Il se rappelle les grandes routes qui se perdent dans les montagnes au bout de l'horizon et il revoit les grandes plaines de Manitoba, couvertes de blés, qui étaient si vastes qu'on ne pouvait les traverser en une seule journée. Cette comparaison géographique continue au bord du lac de Saint-Mandé dont il a fait le tour en cinq minutes :

> Le lac était vraiment tout petit. […] Il n'avait rien à voir avec les lacs de mon pays. […] Rien à voir avec les lacs plus vastes que la Buick familiale contournait en ronronnant sur la route de nos vacances américaines. […] Et absolument rien à voir avec les véritables Grands Lacs, dont il était impossible d'apercevoir l'autre rive, même par une froide et pure lumière d'automne, ni avec les innombrables lacs qui constellaient la carte du Nouveau-Québec, […], dans les territoires réservés aux Indiens et aux Inuits, où les Blancs ne pouvaient se rendre que par hydravion. (*Ibid.* : 105)

En tant que visiteur, Jimmy flâne en toute liberté d'esprit pour découvrir les squares et les monuments de la ville. Il se rend au 74, rue du Cardinal-Lemoine, dans le V^e^, l'endroit où Hemingway avait vécu, il visite la Contrescarpe, une place décrite par Hemingway dans *Paris est une fête* ou bien il va à la Closerie des Lilas où l'écrivain américain venait souvent. Il constate que les mots *harmonie* et *tradition* caractérisent le mieux les lieux publics et privés en France.

Tout en découvrant ces endroits, il voit aussi les comportements et les habitudes de la vie quotidienne des gens. Les personnes qu'il rencontre sont, elles aussi, différentes de lui. Ainsi, les amis de Jack le logent gratuitement pour une certaine période dans leur trois pièces, situé dans une rue piétonne du XII^e^ arrondissement, mais il se rend bientôt compte que l'appartement était trop petit pour trois personnes. Le serveur de la Closerie des Lilas l'aide à montrer à Philippe Rollers, un auteur parisien de renom, un roman de Jack, en déclarant qu'il était très heureux d'avoir rendu service à un Québécois. Cependant, il a l'air gauche et emprunté d'une personne qui ne dit pas toute la vérité. Il conseille Jimmy de sortir la pochette en plastique du roman afin d'éveiller l'intérêt du critique français, parce que, autrement, en apercevant le mot « Québec » sur la pochette, monsieur Rollers n'aura même pas envie de regarder à l'intérieur.

À son tour, Philippe Rollers, le reconnaît justement grâce à la même pochette qui était restée sur sa table et surtout au fait qu'il lisait *L'Équipe* en pleine après-midi : « C'est un journal du matin, alors je me suis dit que vous n'étiez pas Français. » (*Ibid.* : 118)

Tout au long de cette partie du roman qui raconte le séjour à Paris, Poulin crée une vraie atmosphère française imprégnée de différents détails qui synthétisent parfaitement les villes françaises - surtout Paris -, les Français et leurs habitudes. Ces

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)

détails sont évidents, surtout pour les non-Français, pour les étrangers qui, vivant parmi eux, les découvrent petit à petit. Ainsi, Jimmy voit un grand nombre de vieilles personnes, très souvent précédées d'un chien tirant sur sa laisse, des femmes qui traînent un petit chariot en toile dont le couvercle laisse dépasser une baguette de pain, des gens avec des patins à roulettes sur le trottoir, portant des écharpes légères qui flottent dans leurs dos et qui expriment leur surprise à grand renfort de « Oh là là ! ». Le métro aérien, les nombreuses statues, les portes d'entrée des immeubles avec des digicodes, les marchés Franprix et Casino, les marchés qui se tiennent pendant la semaine dans les rues, complètent cette réalité française qui se dégage du roman.

Dans cette atmosphère véridique et, bien loin de chez soi, Jimmy prend conscience de l'originalité de son genre de vie, de sa langue et de sa culture. Il se force de bien prononcer la dernière syllabe des mots pour que les gens ne lui demandent toujours de répéter les mots. Assez souvent, il a le mal du pays, et sans le faire exprès, il trouve divers moyens pour s'en échapper :

> Chaque jour, […] je guettais le passage d'une autre personne que j'aimais bien : un employé municipal en combinaison vert fluorescent dont la tâche consistait à pousser des détritus dans l'eau du caniveau avec un balai à brindilles ; en battant l'eau, son balai faisait un bruit rythmé qui me rappelait celui des vagues au bord de la mer. (*Ibid.* : 101-102)

Son plaisir est immense quand, en entendent du sous-sol une chanson de Félix Leclerc, il rencontre la vendeuse de la Librairie du Québec qui avait les yeux doux, une allure qui lui était familière et un accent chantant qui était semblable au sien.

Ce voyage ne fait que lui renforcer le sentiment que le Québec est son pays, sentiment qu'il éprouve, un soir, avant de partir en France, assis avec Jack et Mistassini, les personnes les plus chères pour lui, en face du fleuve qui s'élargissait tout à coup entre la pointe de Lauzon et l'anse de Beauport, se partageant en deux bras pour entourer l'île d'Orléans. Ce paysage immense, qui apparaît d'ailleurs dans tous les romans de Jacques Poulin, cette beauté qui se déploie à perte de vue, fait sans doute partie de son identité québécoise.

Une fois rentré à Québec, il a tous les moyens pour se rendre compte, que le Vieux-Québec, au contraire de ce qu'on dit dans les guides touristiques, avait peu de choses en commun avec les villes françaises. Les trottoirs, les escaliers extérieurs, les devantures des boutiques, le nombre d'étages, les volets, la couleur des pierres et des toitures, presque tout est différent.

La sensation qu'il a, peu après avoir atterri, dans la voiture conduite par Mistassini qui était venue le récupérer à l'aéroport, le convainc qu'il a entièrement intériorisé cette spécificité québécoise, intuitivement devinée avant ce parcours initiatique :

> Dès que la [voiture] se mit à rouler, quelque chose au milieu de moi commença à se détendre ; je n'avais même pas remarqué jusque-là, que mes muscles étaient tendus. Je sentis qu'il existait une sorte de coïncidence entre mes goûts véritables et tous les détails, beaux ou laids, qui composaient le paysage. L'immensité du ciel, la crudité de la lumière, les galeries des maisons, les piquets de clôture, les fils électriques, les épinettes, et même les lignes blanches sur l'asphalte : tout me convenait, tout me disait que j'étais chez moi. (*Ibid.* : 148)

BIBLIOGRAPHIE

Dumont, F., *Genèse de la société québécoise*, Boréal, 1996

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)

Langlois, S., Baillargeon, J.-P., Caldwell, G., Fréchet, G., Gauthier, M., Simard, J.-P., *La société québécoise en tendances 1960-1990*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990
Poulin, J., *Les Grandes Marées*, Babel, 1995
Poulin, J., *Les Yeux bleus de Mistassini*, Leméac/Actes Sud, 2002.

BDD-A5782 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:30:32 UTC)